

Résolution de l'énigme n° 15

Nous avons quitté la basse-ville la semaine dernière, à la porte Prescott, et nous allons achever aujourd'hui notre montée à la haute-ville. La porte Prescott traversée, la montée reste abrupte. Après tout, nous ne sommes pas encore à mi-chemin du sommet du Cap-aux-Diamants. Nous sommes à environ 35 mètres d'altitude et le sommet du Cap-aux-Diamants fait une centaine de mètres.

La porte Prescott a été démolie après le départ de l'armée britannique en 1871, quatre ans après la création du Canada par le *British North America Act* en 1867. Les quatre autres portes de la ville ont été démolies dans le même mouvement d'arasement des fortifications : les trois portes françaises Saint-Louis, Saint-Jean et du Palais, et l'autre porte anglaise Hope. La porte Hope en haut de la côte de la Canoterie avait été construite en 1786 sur les ordres de Henry Hope, gouverneur de la *Province of Quebec*. La porte Prescott est venue en 1797, ordonnée par Robert Prescott, gouverneur du *Lower-Canada*, donc après le *Constitutional Act* de 1791.

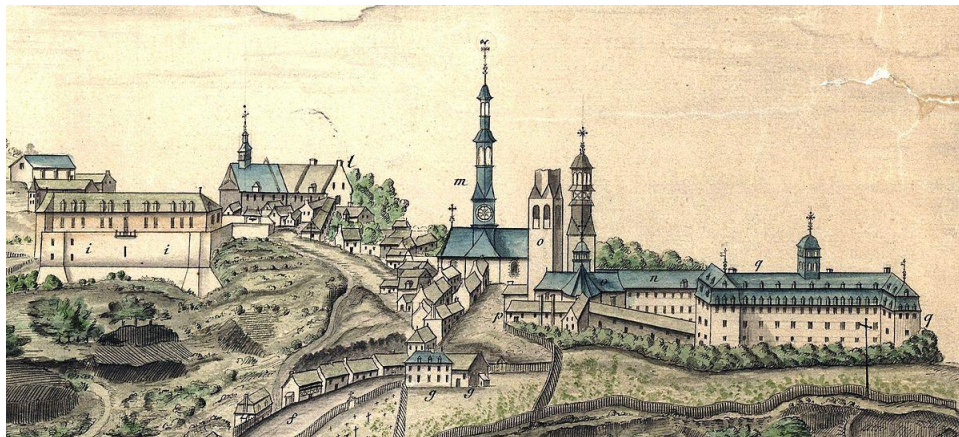
Le gouverneur Dufferin, Frederick Temple Hamilton Blackwood, *marquis of Dufferin and Ava*, arrivé au Canada en 1872, a fait cesser la démolition et proposé un plan de valorisation des fortifications et de reconstruction des portes démolies. C'est ainsi que les portes Saint-Louis et Saint-Jean sont réapparues dans le goût romantique, dans la mouvance historiciste en architecture, donnant à nos fortifications une apparence bien plus ancienne que la ville elle-même. C'est dans ce contexte qu'une porte a été ajoutée en 1878, la porte Kent. Mais on n'a pas jugé bon de reconstruire les trois autres, du Palais, Hope et Prescott. Et on a abattu le mur au bout de la rue McMahon pour rejoindre directement la rue Richelieu en 1897. La leçon d'histoire et d'urbanisme de Lord Dufferin s'est perdue avant même d'entrer dans le XX^e siècle, en une seule génération. On avait autre chose à faire...

La porte Prescott actuelle a été construite en 1983, pas tant comme porte que comme passerelle pour offrir un raccourci aux touristes pressés qui

veulent visiter la terrasse Dufferin et le parc Montmorency en une petite heure... Tant mieux si la fausse porte permet de rappeler un moment de notre histoire, celui où les Anglais éprouvent le besoin de protéger leur conquête contre l'enfant révolté américain et peut-être aussi un peu contre l'ado canadien pas trop fiable.

On a vu que la côte de la Montagne était une vraie rue, très étroite et habitée. Elle l'est également au-dessus de la porte Prescott. En effet, il y a des maisons ici aussi, jusqu'au sommet de la côte. Il n'y a d'ailleurs pas de rupture entre la rue de Buade et la côte de la Montagne, sauf cette petite rue alors étroite, qu'on nomme aujourd'hui: rue du Fort.

La première maison, c'est-à-dire la plus ancienne, sur notre droite, dans le parc Montmorency, était celle de Denis-Joseph Ruelle d'Auteuil, qui tenait le terrain de sa belle-mère la veuve Anne Gasnier, à qui le gouverneur Lauson l'avait attribué en 1652. Ruelle d'Auteuil s'y construit une maison et une grange-étable entre 1656 et 1659. C'est cette maison que l'intendant Talon va acheter en arrivant à Québec en 1665. Elle se trouve dans l'espace qui sépare le cimetière établi par Champlain et le fief du Sault-au-Matelot donné à Louis Hébert. C'est cette maison qu'on voit en bas au centre du dessin de l'ingénieur Franquelin en 1688. Des murets de pierre démarquent clairement les terrains. Le parc Montmorency est en pente à cette époque, et la pente est continue jusque dans le cimetière. Nous reviendrons plus tard sur la suite de l'Histoire de ce côté de la côte de la Montagne.



Jean-Baptiste Franquelin, 1688. La maison de Ruelle d'Auteuil au centre en bas.

Le dessin de Franquelin montre aussi des maisons de l'autre côté de la côte. On a effectivement commencé de s'y construire dès 1676. En dix ans seront construites les maisons du sieur de LaPrairie, du maçon Cousteron, du notaire Becquet, du cloutier Hervieu, du canonnier Levrard, du maçon DuMast, du serrurier Cliche. Les maisons sont en pierre, qu'on va chercher à la rue des Carrières, qui passe aujourd'hui à travers le Château Frontenac. D'autres constructions vont suivre, si bien que le bâti de la côte va rejoindre la rue de Buade au XIX^e siècle.

Toutes ces maisons vont être rasées au XX^e siècle. Un premier grand coup de balai va être donné au début du siècle pour ériger un monument à Mgr de Laval. Et le dernier coup sera donné en 1923. Le vide fait à ce moment-là va permettre la construction en 1978 de l'escalier Frontenac, un raccourci pour la terrasse Dufferin. Il y avait aussi une maison, démolie également en 1923, sur l'emplacement de la nouvelle porte Prescott.

Le gouvernement du nouveau Canada avait déjà fait quelques démolitions pour construire son *Post Office* en 1871. Le bilinguisme de Postes Canada n'était pas encore officiel, comme on peut le lire gravé en façade du bâtiment. Le bureau de poste occupe une partie de l'ancien *Fort des Sauvages*. Après le massacre de la Huronie par les Iroquois en 1648-49, les jésuites survivants avaient ramené avec eux les Hurons christianisés qui avaient échappé au massacre, et on les avait installés à Sainte-Pétronille. Mais les Iroquois les ayant retrouvés, il fallut les transporter à l'abri de la forteresse du gouverneur, où ils ont vécu dans un fort en palissade une douzaine d'années, de 1656 à 1668. Ils ont ensuite déménagé sur les terrains actuels de l'Université Laval. Les constructions françaises ont débuté dans cette partie de la côte de la Montagne après la liquidation de ce *fort des Sauvages*.

Parmi ces constructions, l'une va devenir légendaire, la Maison du Chien d'Or. Vers 1680, Timothée Roussel, originaire de Pézenas, non loin de Montpellier, se construit une maison de deux étages dans cette partie de la rue de Buade qui descend déjà vers la côte de la Montagne. Cinquante ans

plus tard, le boulanger Nicolas Jacquin Philibert achète la maison des héritières Roussel. Il se lance dans l'import-export. Ses affaires vont bien, il double la maison en longueur et en hauteur. Elle fait désormais 80 pieds sur 40, quatre étages, avec, à l'arrière, une boulangerie, un cellier et un hangar, tout en pierre, de 72 pieds de longueur. En façade, deux pierres gravées sculptées. Sur l'une : *Nicolas Jaquin dit Philiber m'a posée le 20 août 1735*. Sur l'autre, en linteau de porte, avec l'image d'un chien en ronde-bosse : *Je suis un chien qui ronge l'os, En le rongant je prends mon repos. Un jour viendra qui n'est pas venu, Que je mordrai qui m'aura mordu*.

Le malheur frappe Jacquin le débrouillard alors qu'il refuse de loger chez lui un officier de l'armée, obligation qui lie tous les citoyens de la Nouvelle-France, car il n'y a pas alors de caserne. Cet officier vient d'une famille noble, depuis longtemps connue pour son courage et pour ses violences, les Legardeur de Repentigny. Pierre Legardeur rencontrant Jacquin par hasard dans la côte, le 20 janvier 1748, il le transperce de son épée. Le grand-père Jean-Baptiste Legardeur avait fait 21 enfants, et on le soupçonnait d'en avoir tué un d'un coup de pied en pleine figure pour une histoire de fourrures et d'eau-de-vie.

Puis, la grande maison du Chien d'or est devenue une auberge. Puis, un romancier américain, William Kirby, va y situer une intrigue amoureuse où se mêlent les aventures de l'intendant Bigot et autres malfrats de la fin de la Nouvelle-France.

Des milliers de pages ont été écrites sur ce fameux Chien d'Or et sa devise. Vous en trouverez un résumé dans la monographie que lui ont consacré Marie-Françoise et Jean-François Michel, édité par Septentrion.

Eh bien, cette auberge du Chien d'Or de même que ses deux voisines sur cette photo de 1869 seront démolies en 1871 pour faire place au *Post Office*.



Croisement des rues du Fort et de Buade (Livernois, 1869)



Escalier et rue de Buade (Livernois, vers 1870)

Les démolitions de 1904 seront néanmoins importantes. On parle de huit ou dix bâtiments qui se trouvaient de l'autre côté de la rue et de l'escalier de Buade et donnant sur Port-Dauphin : une maison de chambres, un édifice à logements, le relieur Victor Lafrance, le cordonnier William Jacques, la billetterie du Canadian Pacific, l'imprimerie Dussault & Proulx, etc. Hector Fabre y avait fondé en 1867 et dirigé le fameux quotidien *L'Événement*, qui disparaîtra centenaire. Le premier *Journal de Québec*, celui que Joseph-

Édouard Cauchon fondé en 1842, a aussi été imprimé dans l'un de ces bâtiments jusqu'en 1889.

Beaucoup de voix se sont élevées contre ces démolitions, mais même celle de l'historien et archiviste Joseph-Edmond Roy n'a pas eu grand écho quand celle du procureur du diocèse, Mgr Henri Têtu, a tonné : il y aura un monument Laval et il sera là devant ma fenêtre de l'évêché.



Livernois vers 1900 (BAnQ)



Pinterest images.wisconsinhistory.org

Monseigneur de Laval

Ces démolitions vont permettre au *Post Office* de s'agrandir et de se refaire une façade de style beaux-arts, qui affiche fièrement son Chien d'or aujourd'hui, et son *Anno Domini 1913*.

Des auteurs cherchent et parfois inventent d'autres motivations à ces démolitions qui visaient à dégager de l'espace pour ériger un monument à Mgr de Laval. C'est aujourd'hui un peu gênant, ces démolitions. Libérée de l'armée britannique depuis 1871, la population de Québec restait fidèle ou soumise à l'Église catholique. L'ampleur des démolitions, puis la magnificence et la splendeur du monument témoignent d'une Église triomphale, toute puissante et immensément riche. Le monument de Hébert et Umbdenstock est tout simplement monumental...!

Gustave Umbdenstock est un architecte originaire de Colmar spécialisé dans les gares et les écoles. Son nom est gravé dans le piédestal en granit gris de Stanstead. La double rampe et les murs de soutien sont en granit gris rosé de Rivière-à-Pierre.

Le sculpteur Louis-Philippe Hébert (1850-1917) n'a pas besoin de présentation. [La halte dans la forêt](#) et le [Pêcheur à la nigogue](#) devant l'Assemblée nationale, la moitié des statues de la façade de l'Assemblée, le monument de Maisonneuve à Montréal, Madeleine de Verchères (pour moi ses deux monuments les plus remarquables) et des dizaines d'autres, une œuvre immense. Et même Wolfe, héros de la Patrie, en façade du Parlement...

Louis-Philippe Hébert a conçu ici un Mgr de Laval coiffé de sa mitre, les bras largement ouverts (un photographe irrespectueux en a fait un faucon), tenant sa crosse de la gauche et tendant la droite en geste d'accueil. Sur la colonne à ses pieds, une église en bas-relief se profile derrière un groupe de personnages symboliques : un ange de gloire élève une palme vers l'évêque, un élève du séminaire à ses pieds, une femme assise représente la religion en toute confiance, tandis qu'un Amérindien à plume, vêtu de peaux de

bêtes, appuyé au monument, les bras croisés, ne semble pas encore tout à fait converti. Sur le socle, trois cartouches de bronze racontent une audience de l'évêque chez Louis XIV, le baptême du chef onontagué Garakontié, enfin un récit global de l'épiscopat de Mgr de Laval.



Dreamstime.com

On m'a déjà interpellé sur la représentation des Amérindiens dans ce monument à Mgr de Laval. Question tout à fait pertinente, bien sûr. Il faut d'abord situer ce monument à son époque. En 1908, Louis-Philippe Hébert n'avait sûrement pas une image du « sauvage » différente de celle de la société québécoise du temps. Le mot même « amérindien » n'existe pas avant 1930. Les Jésuites étaient venus évangéliser ces « gens des forêts », et comme ces prêtres écrivaient aussi bien en latin qu'en français, le mot « sauvages » est venu naturellement, *silva* se traduisant forêt. Et aujourd'hui, ce n'est pas tant la représentation des Amérindiens dans ce monument qui pose problème, c'est le monument lui-même. Érigerait-on un

tel monument ici en 2020 ? Sûrement pas, mais ce monument est un important livre d'histoire, qui nous raconte Mgr de Laval, la Nouvelle-France et le reste, mais aussi sa propre histoire comme monument, qui dit comment on pensait en 1908. Les éditions GID ont publié il y a une dizaine d'années un bon livre sur la *Présence autochtone à Québec et Wendake*, donc consacré à la représentation des Amérindiens dans les monuments et bâtiments de Québec et du village des Wendats.

L'Église catholique a fait de Mgr de Laval un saint. Elle a mis trois siècles à le décider. On comprend un peu la procrastination de l'Église quand on a lu cette description de François-Xavier Garneau : « *il appartenait à l'une des plus illustres maisons de France, celle de Montmorency. Il faut attribuer principalement à sa haute naissance, l'influence considérable que ce prélat exerça dans les affaires du pays, faisant et défaisant les gouverneurs à son gré. Il avait de grands talents et une activité infatigable ; mais son esprit absolu et dominateur voulait tout faire plier sous sa volonté ; et ce penchant, confirmé chez lui par le zèle religieux, dégénéra, sur le petit théâtre où il était appelé à figurer, en querelle avec les hommes publics, les communautés religieuses, et même avec les particuliers.* »¹

Sa nomination comme évêque a d'abord été compliquée, très compliquée, tombant dans des affrontements entre Jésuites et Sulpiciens, Pape et Roi de France, archevêque de Rouen et Propagation de la Foi, et autres luttes de pouvoir qui empêcheront sa nomination comme évêque de plein titre.

¹ Garneau, François-Xavier, *Histoire du Canada*, Édition Les Amis de l'Histoire, pp.258-259.



Musée national des beaux-arts du Québec

Son arrivée à Québec est déjà un fiasco. Il est sacré vicaire apostolique à Saint-Germain-des-Prés en décembre 1658. Dès qu'on croit que le Saint-Laurent sera libéré de ses glaces, on envoie une estafette pour annoncer la nomination et la venue de l'évêque. Mais Laval arrive à Québec avant

l'estafette. À Québec, on ne sait pas qu'on a un évêque et on ne sait pas qu'il est là au milieu du fleuve. Où le logera-t-on ? Comment l'accueillera-t-on ? Laval doit passer la nuit dans son bateau.

À l'accueil le lendemain, le *Te Deum* va déclencher une série de querelles de préséance qui vont mal tourner. Le gouverneur a son fauteuil dans le chœur de Notre-Dame. Intolérable pour l'évêque. Les Jésuites, qui assurent le banquet d'accueil, ne savent plus qui asseoir au centre de la table d'honneur. Le dimanche suivant, qui doit-on encenser le premier ? On est très fort sur les processions à l'époque ; qui doit y apparaître en premier ? Et ainsi de suite. Une inimaginable querelle de préséance. Le gouverneur ne fréquentera plus la cathédrale. Mais les Ursulines l'adorent et elles ont une chapelle où officient les Jésuites...

Moins de trois mois après son arrivée, Laval crée son officialité, son tribunal ecclésiastique qui soustrait le personnel religieux aux tribunaux ordinaires. Le gouverneur reçoit ce tribunal comme une claque en plein visage. On le comprend quand on voit ce qu'on voit aujourd'hui. C'est Pierre de Voyer d'Argenson de Chastre et de Mouzay qui est alors gouverneur, un jeune homme de 33 ans, qui connaît sa propre noblesse. Laval en a alors 36.

Le pire est encore à venir : la querelle de l'eau-de-vie. L'habitude française veut qu'on termine une bonne affaire sur un verre d'alcool. Et les Amérindiens en raffolent. Sauf que l'alcool altère leur conduite. Laval vocifère et menace. D'Argenson en a assez ; il rentre.

Arrive le baron Pierre Dubois Davaugour, un militaire d'une soixantaine d'années. Il n'y aura plus de combat de jeunes coqs, pense-t-on. Pour avoir la paix avec l'évêque, il fait « arquebuser » deux colons français qui commercent en offrant de l'alcool. Se présente ensuite le cas d'une aubergiste. Les Jésuites prennent sa défense. C'en est trop pour Davaugour, qui autorise désormais le commerce de l'eau-de-vie avec les Amérindiens. Laval s'embarque pour Versailles. Il aura la tête de Davaugour.

Louis XIV offre alors à l'évêque de choisir lui-même le prochain gouverneur. Ce sera Augustin de Safray de Mézy. Les deux font la traversée de l'Atlantique sur le même bateau. Avant que l'année ne soit écoulée, Mézy est déjà excommunié. Sa santé l'abandonne, et Laval va, sur son lit de mort, lui rouvrir les portes du Paradis.

Suffit pour les gouverneurs ! Vous pensez bien que les querelles n'ont pas manqué avec d'autres gouverneurs, car Mgr de Laval en a connu sept ; sans compter les huit intendants qu'il a aussi connus.

Regardons un peu du côté des communautés religieuses. Laval assiste à une cérémonie chez les Ursulines. Troublé par la beauté des voix, il donne ordre à Marie de l'Incarnation de réduire le chant au *recto tono*. Marie de l'Incarnation n'obéira pas, car, pour elle, la beauté de la voix est une condition d'entrée chez les Ursulines et le beau chant rend hommage à Dieu. Il demande à voir la constitution des Ursulines. C'est le jésuite Jérôme Lallemant (l'oncle du martyr) qui l'a écrite avec Marie de l'Incarnation. L'évêque n'aime pas les accommodements de cette constitution. Il exige qu'elle adopte la constitution des Ursulines de Paris. Mais, Mgr, nous ne vivons pas du tout la même situation ; ce sera non. Marie de l'Incarnation meurt en 1672 ; les Ursulines de Québec auront la constitution de Paris l'année suivante.

Les Hospitalières ? Laval se met en tête de fusionner les Augustines de Québec avec les Hospitalières de Jeanne Mance. Mais, Monseigneur ! La fusion ne se fera pas. Passons aujourd'hui sur le double jardin des Augustines ; un jour peut-être...

Les Jésuites ? Ce sont eux qui ont remué ciel et terre, c'est-à-dire le pape et le roi, pour la nomination de Laval. En 1663, Laval fonde son grand séminaire et annonce aux Jésuites qu'ils ne seront plus curés de paroisse et devront se concentrer sur leurs missions amérindiennes. Réaction des Jésuites ? Ils érigent directement en face de la cathédrale leur propre église, et tellement plus belle que la misérable cathédrale. Voyez les traces de cette église jésuite dans la rue des Jardins.

Les Récollets ? L'intendant Jean Talon hait les Jésuites à s'en confesser. Je ne sais pas s'il l'a fait... Secret de la confession... Il manigance le retour des Récollets pour faire contrepoids. Et ça tombe bien, Frontenac aimerait bien remplacer les Jésuites comme aumôniers de l'armée. Talon parti, Frontenac va installer les Récollets sur la Place d'Armes, juste à côté du palais du gouverneur. Les Récollets construisent un clocheton sur leur petite église en face du Château Frontenac actuel. C'en est trop, après le coup de l'église des Jésuites. Laval se rend à Versailles pour faire abattre le clocheton. Il finira par l'obtenir.



Le château Saint-Louis et le monastère des Récollets avec son clocheton

Suffit pour les querelles !

Encore une petite querelle, peut-être. On ne peut pas l'occulter. Quelque temps après son arrivée, Mgr de Laval décrète une dîme. Les Jésuites n'en avaient pas imposé. Laval décrète que la nouvelle dîme sera au treizième, c'est-à-dire que ton treizième minot de blé est à moi, ton treizième œuf est à moi, ta treizième carotte, etc. Réaction des pauvres pécheurs du nouveau diocèse : pas question. Ce sera finalement le lieutenant-général Tracy (voir Régiment de Carignan) qui tranchera la querelle : vous donnerez votre vingt-sixième œuf à votre évêque.



Mgr de Laval est arrivé à Québec avec les titres de Vicaire apostolique et d'évêque *in partibus infidelium* de Pétra en Jordanie. *In partibus infidelium*, c'est-à-dire évêque d'un diocèse en pays non chrétien, sans prêtres et sans fidèles. Une chinoiserie dont le Vatican a le secret. En 1671, Laval se rend en Europe pour obtenir son plein titre d'évêque de la Nouvelle-France. Il va courir pendant quatre ans entre Rome et Versailles, et va rentrer à Québec avec son titre en 1675.

Mgr de Laval a le grand mérite d'avoir fondé son petit séminaire en 1668. Ce sera une pépinière de citoyens éclairés et utiles. Son grand séminaire a fourni des milliers de prêtres qui ont énormément contribué au développement de la société québécoise. Il a été l'un des grands propriétaires terriens de la Nouvelle-France : l'île d'Orléans, la côte de Beaupré, l'île Jésus (d'où son nom actuel de ville de Laval). Des centaines de familles ont fait leur vie sur ses terres.

Lui-même était un ascète, vivant dans le jeûne et la simplicité volontaire. Sa santé devenue chancelante, Mgr de Laval démissionne en 1684, au début de la soixantaine, mais on verra tout à l'heure qu'il a joué le rôle d'évêque encore longtemps. S'étant gelé un pied dans la cathédrale durant la semaine sainte, il est mort en mai 1708.

On s'incline, et devant l'homme et devant son monument. Mais, pour un étranger, quel étonnant monument, tout de même, dans la capitale de la laïcité de l'État...

Monseigneur de Saint-Vallier et le parc Montmorency

Traversons la côte de la Montagne et pénétrons dans le parc Montmorency. Ce Montmorency n'est pas Mgr de Laval, comme d'aucuns le disent. C'est le même que celui des chutes Montmorency, le duc Henri II de Montmorency (1595-1632), vice-roi de la Nouvelle-France, recruté par Champlain comme protecteur, soutien et intermédiaire.

Malheureusement, ces jours-ci, la neige nous empêche de voir le marquage au sol d'un bout de l'histoire de ce lieu. Tant pis ! Votre imagination y suppléera, j'en suis sûr.

On a dit plus tôt que le premier occupant de cet espace avait été François-Madeleine-Fortuné Ruelle d'Auteuil de Monceaux, procureur du Conseil souverain. Plus tard, Jean Talon. Finalement, le terrain sera acheté par le successeur de Mgr de Laval, Mgr Jean-Baptiste de la Croix de Chevrières de Saint-Vallier. Il est né à Grenoble ou peut-être au château de Saint-Vallier. Licencié en théologie à 19 ans, il se retrouve aumônier de Louis XIV à Versailles quatre ans plus tard, en 1676, mais il n'est pas encore prêtre ; il sera ordonné seulement cinq ans plus tard. Étonnant !

Vous connaissez Mgr de Laval, c'est lui-même qui choisit son successeur. Il l'amène en Nouvelle-France. En un an, Saint-Vallier a parcouru en canot la partie est de son nouveau diocèse, de Montréal à l'Acadie. À l'automne, il veut poursuivre sa visite vers les Grands Lacs ; il faut le retenir. Son rigorisme

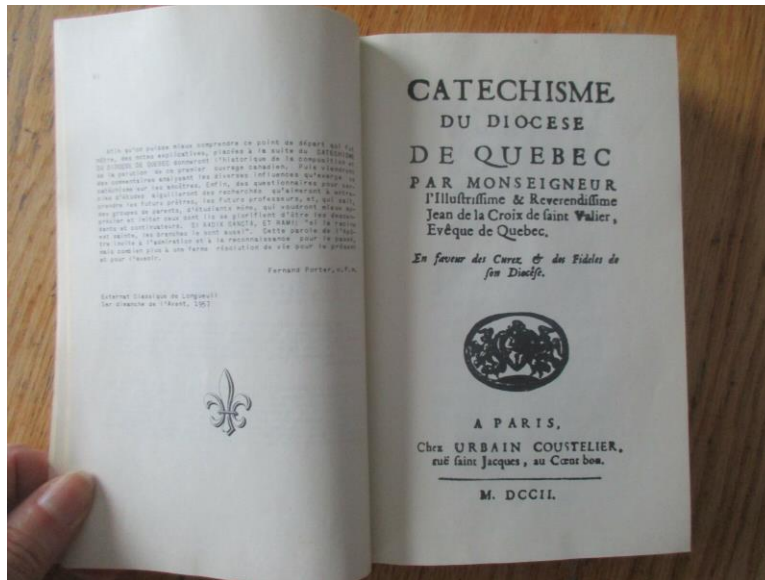
fait un peu peur, surtout aux prêtres du séminaire de Mgr de Laval, qu'il secoue en arrivant. Une cabale va pousser Mgr de Laval à demander la démission de celui qu'il a choisi lui-même. Louis XIV fait revenir Saint-Vallier et lui demande sa démission. Je suis le futur évêque et je le resterai. Et il le restera jusqu'à sa mort, donc 43 ans.

Je vous épargne le récit de ses querelles. Il faut tout de même raconter un ou deux moments difficiles de sa carrière d'évêque. Pour une troisième fois, Louis XIV le rappelle à Versailles en 1694 et, cette fois, résolu à obtenir sa démission. Je ne démissionnerai pas. Très bien, alors vous ne retournez pas en Nouvelle-France. Après trois années de guerre silencieuse, Saint-Vallier charge sur la conscience du roi toutes les âmes en perdition de la Nouvelle-France et lui promet que cet abandon des âmes le mènera droit en enfer. Très bien, partez.

Mais Saint-Vallier devra revenir encore à Versailles à la suite de nouveaux conflits avec les Jésuites et avec les prêtres du Séminaire. Voilà qu'au retour de l'une de ces rencontres-confession-débat en 1704, le bateau qui ramène l'évêque en Nouvelle-France est piraté par des Anglais au large des Açores. Que faisait-il aux Açores ? À l'époque, c'était le trajet normal de la navigation entre les côtes françaises et le Québec. Pas au retour cependant. Saint-Vallier est emmené prisonnier en Angleterre. Trop heureux, Louis XIV ne bougera pas le petit doigt. Et Saint-Vallier restera prisonnier cinq ans. Pendant ce temps, Mgr de Laval était mort, lui qui avait déjà fait l'intérim à plusieurs reprises. Il n'y a donc plus personne pour ordonner de nouveaux prêtres en Nouvelle-France. Saint-Vallier, retournez-y.

Que fait l'évêque pendant cette bonne quinzaine d'années où il est forcé de s'absenter de son diocèse ? Entre autres, il écrit un *Catéchisme*, qui sera d'usage dans les écoles du Québec jusqu'au milieu du XX^e siècle, donc pendant plus de deux siècles. Il écrit aussi un *Rituel* destiné aux prêtres de son diocèse. C'est un ouvrage centré sur les actions, gestes, paroles que les prêtres doivent pratiquer dans les cérémonies liturgiques. Deux ouvrages

aussi austères que la personne de l'évêque lui-même. Le *Rituel* sera d'ailleurs fortement débattu, contesté.



Le défi le plus pénible de la carrière de l'évêque, et qui durera du premier au dernier jour, est celui de ses relations avec les prêtres du Séminaire. Mgr de Laval avait conçu son grand séminaire non seulement comme lieu de formation des futurs prêtres, mais comme lieu de gérance de son diocèse. Ainsi, les curés des paroisses étaient nommés par le séminaire, payés par le séminaire, dégoûtés par le séminaire, choisis parmi les prêtres du séminaire, apportant la collecte de leur dîme au séminaire, etc. Ce système n'était pas du tout conforme à la norme depuis le Concile de Trente, qui conférait aux évêques une responsabilité directe des paroisses. Mgr de Saint-Vallier a donc voulu remettre les choses en règle dès son arrivée. Les curés semblent avoir apprécié la réforme, mais les prêtres du séminaire lui ont fait une guerre de quarante ans, avec le soutien pas toujours discret des Jésuites.

Revenons au terrain de Ruelle d'Auteuil.

Mgr de Saint-Vallier, qui n'était pas pauvre, achète donc le parc Montmorency dès qu'il revient à Québec avec ses bulles papales en 1688. Et il lance la construction de son palais épiscopal ici même, sur un important remblai retenu par une imposante muraille au-dessus du cimetière de

Champlain. Plusieurs retours à Versailles, la prison anglaise et le reste feront que le palais ne sera jamais achevé, car le palais devait avoir à gauche de la chapelle une aile semblable à celle de droite.



Chaussegros de Léry 1730



L'évêché de Mgr de Saint-Vallier (plan-relief de Duberger, 1806-1810)

Plus encore, Saint-Vallier ne l'habitera jamais, car, à son retour des prisons anglaises, il décide d'aller vivre avec les miséreux de son Hôpital Général au bord de la Saint-Charles. Il y mourra le lendemain de Noël 1727 et y sera enterré secrètement, de nuit, selon sa volonté.

La pandémie passée, vous pourrez visiter l'émouvante chapelle de Saint-Vallier à l'Hôpital Général.



La chapelle de Mgr de Saint-Vallier à l'Hôpital Général (photo : monastère de l'Hôpital Général)

Mais, alors, que devient l'évêché de Saint-Vallier ? Son successeur sera Louis-François Duplessis de Mornay. Il n'est pas venu. Confronté à la loi du Concile de Trente qui fait obligation aux évêques d'habiter dans leur diocèse, Duplessis va s'entêter à encaisser la pension royale pendant six ans avant de démissionner. Son successeur Pierre-Herman Dosquet, évêque de 1733 à 1739, passera quatre petites années à Québec, et il habitera peu de temps à l'évêché de Saint-Vallier. C'est qu'on a aménagé un chemin de ronde pour les soldats de la garde, qui passe derrière l'évêché. Même si le chemin est bordé d'une clôture de pieux de huit pieds, Dosquet prétend qu'il est constamment témoin de scènes dignes de Sodome et Gomorrhe. Il va donc s'installer à Sillery avec les 11 membres de sa garde rapprochée. Vous savez déjà que Lauberivière n'a vécu qu'une dizaine de jours comme évêque à Québec. Le sixième évêque sera Henri-Marie Dubreil de Pontbriand. Arrivé

en 1740, il mourra à Montréal en 1760, quelques semaines avant la reddition de la Nouvelle-France aux Anglais. Il habitait l'évêché avant qu'il s'enfuit de Québec à l'été 1759.



Richard Short 1761

Les bombardements de l'été 1759 vont sérieusement maganer l'évêché de Saint-Vallier. Mgr Briand, qui sera nommé évêque quelques années après la Conquête, va négocier avec les Anglais la restauration du bâtiment. Ça tombe bien, les Anglais, qui ont démoli la ville, cherchent désespérément un lieu où loger les services de leur gouvernement. La restauration ne sera pas achevée avant 1775. Et Mgr Briand va louer l'évêché au gouvernement anglais. La location va durer jusqu'en... 1888... Pour comprendre ce dernier millésime, il faut résumer la suite des événements.

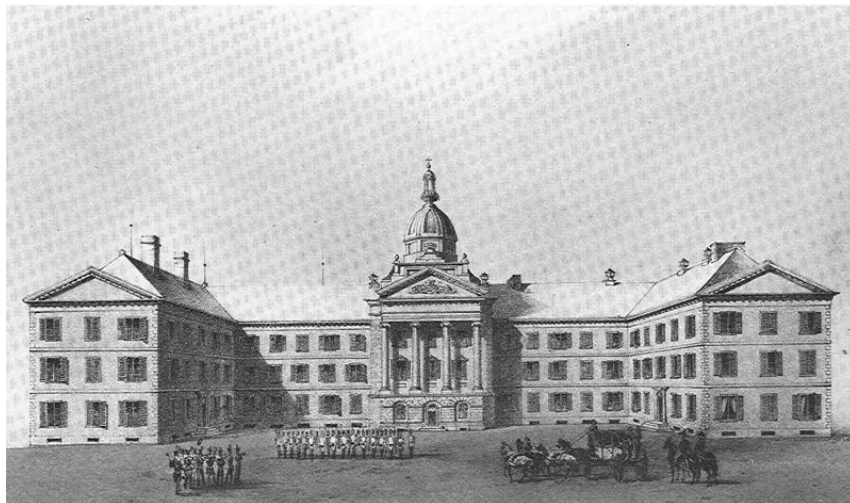


La chapelle et l'aile droite de l'évêché Saint-Vallier vues des jardins du Séminaire
(George Bourne, 1829, BAnQ)

Quand le *Constitutional Act* sera adopté en 1791, la nouvelle Chambre d'Assemblée siégera dans la chapelle de l'évêché de Saint-Vallier. La toile de Charles Huot marouflée au-dessus du fauteuil du président de l'Assemblée nationale (au-dessus du fameux crucifix retiré) raconte la première séance de l'Assemblée dans la chapelle de l'évêché de Saint-Vallier.



Au début du XIX^e siècle, on constate de plus en plus les limites du vieil évêché. L'architecte Thomas Baillargé soumet en 1830 un plan pour un nouveau parlement dans le style néo-classique, à partir du concept initial de l'évêché, c'est-à-dire un corps central pour la chambre d'Assemblée et deux ailes pour l'administration. Entrepris en 1831, le bâtiment ne sera complété que vingt ans plus tard. C'est que durant ce temps, il y a eu la Rébellion des patriotes, le séjour de Durham, puis la nouvelle constitution imposée par Londres, le *United Canada*.



Thomas Baillargé

Il n'y a pas de photo de ce bâtiment, car il disparaît dans un incendie en 1854, alors qu'il n'y a pas encore de photographe à Québec. Mais une gravure de *L'illustration, Journal universel* du 25 février 1854 montre les étudiants du séminaire, juste à côté, tentant de sauver le plus de livres possible de la bibliothèque du Parlement en flammes.



Gravure L'illustration

Les pierres du bâtiment vont descendre la côte de la Montagne et servir à la construction de la halle du nouveau Marché Champlain érigée au Cul-de-Sac. On en a déjà parlé. Vous en avez vu des photos.

Mais on va tout de même construire un nouveau bâtiment en 1859 pour accueillir le parlement du *United Canada*, de plus en plus itinérant entre Kingston, Toronto, Montréal et Québec. Une horreur que Charles Baillairgé va qualifier d'usine de chaussures. C'est néanmoins dans cette usine de chaussures que vont s'écrire les articles de la constitution sous laquelle nous vivons aujourd'hui, à moins que ce soit dans un bar de l'un des hôtels au pied de la côte de la Montagne ou de la rue Saint-Louis.



Photo Ellisson & Co (BAnQ)

Quand le Canada sera créé en 1867, il faudra trouver une résidence au nouveau gouvernement provincial du Québec. Ce sera forcément l'usine de chaussures. En attendant. C'est-à-dire dans l'attente du nouveau parlement qu'on est en train de construire dans le *Cricket Club*, hors les murs, sur la Grande-Allée. Les travaux de construction de ce nouveau parlement seront forcément accélérés par suite d'un incendie qui détruit l'usine de chaussures en 1883.

Se présentent alors les promoteurs d'un hôtel qui aurait peut-être empêché la construction du Château Frontenac, le *Fortress Hotel*, avec salle d'opéra. Entrée sur Port-Dauphin. Le *Fortress* ne sera pas construit. Et, ironie du sort, c'est à cet endroit que le Château Frontenac va porter ses déblais.

C'est seulement à ce moment-là, en 1888, que le gouvernement met fin à la rente versée à l'évêché depuis les années 1770 et qu'il achète définitivement le terrain.

C'est en 1898 que le maire Simon-Napoléon Parent convertit l'espace libéré en parc, en y faisant installer des bancs publics.

Aujourd'hui, Parcs-Canada y fait la promotion de la constitution canadienne. C'est ce que disent les stèles et le monument à Georges-Étienne Cartier. Parcs-Canada a refusé il y a quelques années d'y installer le monument du député patriote que l'organisme avait pourtant commandé et financé. On n'a pas osé, toutefois, en chasser la famille Hébert-Rollet. Il leur aurait fallu un nouveau Marcel Trudel pour démontrer que la famille Hébert-Rollet serait installée ici en dehors de son fief du Sault-au-Matelot. C'est possible. Mais veut-on aujourd'hui une guerre de centimètres entre la capitale du Canada et la capitale du Québec alors qu'on s'arrache les milliards pour la COVID ?

Jour et nuit, ce parc est magnifique. Le *Fortress* est mort, vive le *Fortress* !

Je ne saurais vous faire mes adieux, chers touristes confinés et virtuels, sans vous présenter mes ancêtres, Louis Hébert et Marie Rollet. Je suis donc « de souche ». Mais peut-être l'êtes-vous aussi, car, après tout, nous sommes environ quatre millions qui descendons de ce couple en Amérique. Toutefois, aucun Hébert du Québec actuel ne descend d'eux. Pourquoi ? Ils ont deux filles et un fils, Guillaume.



Guillaume, mort avant la trentaine, a également eu deux filles et un fils, mais le fils a été tué par les Iroquois avant l'âge de la procréation. Comme plus de deux millions de personnes, je descends donc de Françoise, la fille de Guillaume, qui a épousé un Fournier. Suivront neuf générations jusqu'à ma mère Jeanne Vadeboncoeur. Mes petits-enfants sont à quinze générations de leurs arrière-arrière-arrière...grands-parents Louis Hébert et Marie Rollet. Quatre millions en Amérique, cela laisse tout de même beaucoup de place pour vos ancêtres, s'ils ne sont pas Hébert-Rollet. Vérifiez-le sur le monument ; il dresse une liste des colons français contemporains des Hébert-Rollet. Votre quête généalogique pourrait être une suite passionnante à ces 15 épisodes de visite virtuelle du Vieux-Québec.

Au plaisir de vous rencontrer dans une éventuelle visite guidée en chair et en os. Ou ailleurs, bien sûr.

Bonne Année 2021 à vous toutes et tous !

Jacques Bachand

Post-scriptum

Je tiens à remercier l'AQRP de m'avoir invité à produire cette visite guidée virtuelle du Vieux-Québec en quinze énigmes. Je veux remercier tout particulièrement Jean-Marc Dion, qui s'est chargé de l'édition de mes textes et a soutenu mon enthousiasme de la première à la dernière énigme. En cherchant constamment lui-même réponse à mes énigmes, il m'a proposé un bien agréable défi. Merci, Jean-Marc.

Références

Sur la Toile :

- Bussières, Paul, [Un exemple de rue historique, la côte de la Montagne](#), Atlas CIEQ.
- Lebel, Jean-Marie, [Le pâté de maisons que condamna Mgr Têtu](#), Magazine Prestige, 7 septembre 2015.
- Ouellet, Jérôme, [Vues anciennes de Québec](#).
- Parcs Canada, [Le lieu historique national du Parc-Montmorency](#).
- Poirier, Jean, [Noms de rues de Québec au XVII^e siècle](#), Commission de Toponymie gouvernement du Québec, 2004.

Sur papier :

- Garneau, François-Xavier, [Histoire du Canada](#), Édition Les Amis de l'Histoire, 1969, tome I, pp.258-259.
- Gilbert, René, [Présence autochtone à Québec et Wendake](#), Éditions GID, 2010.

Guide virtuel : **Jacques Bachand**

Le 29 décembre 2020

© Jacques Bachand – Tous droits réservés